

16° Y2  
63172

Érard Bourgadier



MONSIEUR  
LE GREFFIER

*Roman*



CLIMATS

178 6684

MONSIEUR LE GREFFIER



16042

63172



Gérard Bourgadier

MONSIEUR LE GREFFIER

CLIMATS  
1994

DL-22081994-23993

Grand Bourgoin

MONSIEUR LE GÉNÉRAL

© Éditions Climats  
470 Chemin des Pins  
34170 Castelnau-le-Lez



À ma mère.

« Toute œuvre est conçue autour d'un silence,  
du silence qui sait, mais garde le secret. »

Georges Perros

1910

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

CHICAGO, ILL.

© 1910, The University of Chicago  
Printed in the University of Chicago Press  
Chicago, Ill.

## I

Midi sonné. Porte close à la mairie. Bien sûr, à cette heure, la province déjeune. J'avais fait le voyage d'une traite, quelque chose à régler qui ne pouvait attendre, une affaire personnelle, depuis le temps que ça traînait, cette absence, ce secret, cette phrase qui revenait « Il finira comme ton père ! », mais il était midi, Mézière était à table et j'étais fatigué. C'était donc ça, le bourg des origines... Je l'avais toujours fui. Si peu de moi y était resté attaché, si peu d'amour ici et pourtant j'y revenais.

Je ne m'étais jamais trouvé seul à Mézière, sans quelqu'un de la famille pour m'accompagner ou m'attendre. Je le réalisais maintenant, dans cet accablement de l'être qui m'avait saisi dès que le moteur s'était tu.



J'étais déjà déçu d'être là, à attendre je ne savais quoi, sous les regards des habitués du café. Ils s'étaient avancés, leurs bustes dépassant d'un rideau, pour regarder cette voiture étrangère dont personne ne se décidait à descendre. La buée, qui maintenant recouvrait les vitres, m'avait peu à peu effacé à leurs yeux. Je baignais dans une sorte d'engourdissement proche du sommeil. Je me sentais protégé, à l'abri dans cette brume autour de moi où il me semblait voir flotter des ombres en quête de mémoire. Elles rôdent, incertaines et curieuses, pleines d'une avidité précautionneuse, elles appuient leurs fronts pâles, elles considèrent sans émotion aucune ce voyageur noyé à l'intérieur, elles murmurent entre elles des paroles de brouillard. Quel peut bien être cet homme au visage d'évanoui ? Va-t-il se dissoudre ? Est-il venu ici, en ce point précis, comme un somnambule qui ne s'y reconnaît pas ? À peine arrivé, va-t-il repartir ou va-t-il nous rejoindre ? Elles nagent avec des paresse de poissons, elles se lassent, elles s'écartent. Ma fatigue elle aussi se repose.

Tout à l'heure, j'étais dans l'agitation du voyage, la hâte d'arriver, d'interroger le greffier. J'étais parti très tôt le matin. Paris, la sortie, ordre, désordre, chacun à son volant, des pensées d'endormi, un avion traverse à ras d'une citerne – vers Ceylan ? Partout, à

## MONSIEUR LE GREFFIER

tout instant, quelqu'un va rejoindre quelqu'un. Fluide, pas fluide, l'heure, la température, tout est indiqué, mesuré, le ciel est devenu un immense tableau de bord. En même temps une chaîne d'informations permanentes dénombre des morts quelque part. On vous le dit, on vous l'inscrit, vous êtes pris en charge. On vous contrôle. Peut-on dormir ? Surtout pas ! Attention : embranchement, directions, la bonne, il faut choisir, là, sur le champ, sinon sanction ! Alors on laisse aller la pluie, les mèches d'eau filant sur la glace de coté, abandon, ruissellement, on s'installe, on est comme chez soi, pourquoi sortirait-on ? Sorties pourtant, panneaux indiquant des villes toutes proches – existent-elles encore ou bien n'y a-t-il plus qu'un immense réseau routier ? Les villes sont maintenant d'immenses aires de stationnement. Les immeubles d'antan, les boutiques, les gens, tout est peint en trompe-l'œil, toute la vie représentée sur de grands panneaux cernant les parkings où désormais nous sommes. Les villes ne sont plus que des gares de triage, des points de dispersion éclatant vers des réserves où vivent encore des autochtones, les villes ne sont plus que des lieux d'assignation à résidence. Villes déviées, souvenirs de villes, plus de villes du tout, juste des ensembles que l'on voit de derrière, des zones (je pense à des zones érogènes), terrains vagues, herbes poussant dans le ciment, chariots à

provisions, oriflammes flasques de magasins à succursales multiples.

Pluie, camions, boue maculant de grandes bâches bleu marine, tendues, lacées comme un corset (je pense à des zones érogènes), radio, informations, usées à force d'être répétées ; on aimerait bien un cataclysme tous les cent kilomètres pour maintenir la pression ; sans arrêt le monde entier dans l'habitacle. Saturation. On voudrait que quelque chose se passe quelque part, quelque chose interrompant la circularité, un communiqué, par exemple : « Nous suspendons momentanément nos émissions – On apprend la disparition totale d'Orléans – Un naufrage, corps et biens – Rien de tel jamais depuis La Méduse – On recherche le radeau d'Orléans dans la Beauce, la pucelle. Un mât peut-être à l'horizon – Les secours s'organisent – La circulation cependant demeure fluide dans la zone sinistrée. » On file.

Blois. On ne passe plus à Blois non plus. Plus de pont, plus de Loire, plus de pont sur la Loire, enfin, plus de pont qui mérite le nom, plus de barques à fond plat, plus de bancs de sable, de petits pains oblongs faisant le dos rond dans le lit de la Loire, paisible mais dangereuse à ce qu'on dit, les courants. Plus de pêcheurs, plus de château, juste un toboggan, une rampe pour voitures. On file.

## MONSIEUR LE GREFFIER

Mais Chambord, Chambord tout de même ! Vous n'allez tout de même pas me dire que Chambord ! Mais si, plus de Chambord non plus, plus de clochetons, d'escaliers, de fossés, plus d'allées, de prairie étalée, plus rien de cette masse grise et blanche qui s'enfle et monte dans le rétroviseur quand on passe. Plus de route derrière soi, dont les arbres, tout au bout, se referment, plus de frémissement de pneumatiques sur les grilles posées entre deux pilastres, lorsqu'on pénètre dans le parc de Chambord, plus de chevreuil ni de biche. Plus de salles à manger pavées de noir et de blanc, plus de terrine. Plus de marché couvert, ni même de Cheverny, plus d'écureuils, de cerfs arrêtés près d'un bosquet. Plus d'arbres émergeant d'un sol brossé chaque matin, plus d'alignements parfaits de troncs qui défilent, se chevauchent.

Cette route, je la connais par cœur ; mille fois je l'ai prise, de jour comme de nuit (une dame, un appel, une urgence là aussi, un besoin de ne pas dormir) et chaque fois, à Chambord, j'ai toujours ralenti pour saluer. Je me souviens de ces raids vers Paris, pour le jazz, pour écouter Sonny Rollins et finir au Blue Note (un soir, en poussant la porte je me suis trouvé nez à

## MONSIEUR LE GREFFIER

lampes disposées sur un cercle qu'on hisse. Des hommes en surplis se dirigent vers l'autel. L'autel est une couche immense, une coulée de coton blanc, une avalanche qui s'échoue au pied du lit de Solange. Tout autour de l'abside sont disposées, en corolle, des chapelles qui évoquent aussi des chambres, des théâtres minuscules.

Certaine de ma visite, a-t-elle tenu tout ce temps pour que me soient représentées, une à une, les morts qui précéderent la sienne ?

Une autre chambre, une chambre d'hôpital où mon père gît, dans un lit ceinturé de barreaux. Déjà il pétrit les draps comme font les mourants. Il s'en couvre la tête. Il ne dit rien d'autre que : « Petit coquillage », en remontant le drap jusqu'à son front. Que trafique-t-il sous sa tente ? Va-t-il mourir, là, sans qu'on ait rien fait pour lui ? Je tente l'impossible pour le sauver en le faisant conduire dans un autre hôpital. Je suis l'ambulance dans laquelle il est allongé, le visage dans ma direction. À travers les vitres de nos voitures, nos regards ne se quittent pas.

Plus tard, je le vois sur un de ces hauts brancards roulants, au milieu d'autres brancards vides, abandonné

dans un bras mort de l'hôpital. Il crie mon nom : « P'tiot Gégé ! » Ça lui revient du fond de son patois limousin Il doit me voir devant lui, dans un pré descendant vers la Serpente, au milieu des fougères. Il m'appelle. De quoi veut-il me mettre en garde, avec ce cri réverbéré sous les branches de châtaigniers ? Veut-il enfin me confier quelque chose qu'il n'a pas pu me dire jusque-là, quelque chose de l'enfance entre nous, à ne pas oublier ?

Ensuite on le conduit dans le dernier sas avant la mort, une cellule qui ressemble à une salle de douche. Elle est nue. Je remarque le ciment peint d'une couleur safran, la lumière d'un soupirail qui tombe sur le socle où il repose. Le drap qui le recouvre ne bouge plus qu'à peine.

Solange a tenu cent ans pour que devant nous soient représentés les morts de la famille.

Ma mère ne quitte plus la chambre où la mort, lentement, la dévore. C'est là que, toutes les nuits de mon enfance, je suis venu me réfugier, dans ce lit où elle ne fait plus maintenant que dériver à l'intérieur d'elle-même. Elle s'est engagée dans le couloir de la mort. Elle en sort parfois pour s'inquiéter du gâteau

## MONSIEUR LE GREFFIER

qu'elle avait l'habitude de préparer jusqu'alors, de ce repas d'anniversaire que nous allons prendre sans elle, dans le silence de la fatalité. Je m'assois près d'elle. Sa main, posée sur le drap brodé de fleurs ton sur ton, est maigre et longue, avec une peau si fine, si douce, qu'elle évoque l'état où se trouve une soie proche de se déchirer. Où est-elle lorsque, sans ouvrir les yeux, elle caresse la mienne ? Dans cette nuit ou nous sommes, tous deux, c'est encore ma peur qu'elle apaise.

Elle va mourir. Nous le savons. Sa respiration est devenue énorme, une soufflerie à l'ampleur de forge. Nous sommes autour d'elle à écouter ce vacarme. Nous sommes à bout. Je me lève pour sortir de la chambre un moment. C'est celui qu'elle choisit pour s'enfuir. Son souffle, le dernier, m'arrive dans le dos. C'est un choc, physique, l'impression de recevoir une vague monstrueuse, faite de toute l'eau du monde qui se vide d'un coup. Le silence qui suit est celui d'une falaise qui se détache et tombe dans le vide. Au ralenti. Ce moment-là fait-il encore partie du temps ?

J'ouvre les volets, en grand ; je les tiens déployés contre le ciel. Je respire comme jamais. Par la fenêtre

remplie d'étoiles, je vois l'âme de ma mère monter au ciel. Je pense à Fra Angelico...

Je regarde Solange reculée, là-bas, au fond du lit, au fond des temps qui se confondent. Je ne sais plus très bien si je suis à Saint-Jean Cap-Ferrat, à Mézière auprès de l'oncle Charles qui dort devant moi ou bien aux chevets de tous ces morts remontant des abysses. Je suis au pied du lit où Solange repose. Elle a le regard de l'iguane, il me fixe sans ciller. Je serre à m'en rompre les phalanges la barre qui surplombe un grand jeté de coton blanc. Il me semble être accoudé à une rambarde capitonnée...

Je suis dans une loge d'avant-scène, la salle est dans l'obscurité, je n'en distingue pas les contours. Suis-je le seul spectateur ? Je ne sais, mais on m'attend pour commencer.

Quelque chose bouge dans la loge d'en face. Un buste se penche, un visage apparaît, esquissant un salut, un sourire de connivence. Je reconnais le greffier. Il a son grand registre ouvert devant lui. Il pense que ce soir, enfin, sous ses yeux, va lui être révélée la vérité sur Félix Dumas et qu'il pourra ainsi combler le vide laissé dans son état civil. Pour cela, il compte sur moi ?



## MONSIEUR LE GREFFIER

Le rideau s'ouvre sur un champ faiblement éclairé. C'est un petit matin d'hiver, il y a de la gelée blanche sur le sol. Un éclairage à rhéostat fait émerger de la brume un lit posé à même la terre. C'est un grand lit couvert d'un jeté de coton blanc. Une femme s'y tient. Elle semble très vieille, très affaiblie. Son visage émerge à peine des oreillers. On dirait une morte, prisonnière de la glace.

Deux jeunes filles, très pâles, sortent des coulisses. Elles sont maigres, vêtues d'une combinaison moulante très échancrée, qui fait ressortir les côtes, les os du bassin, les omoplates qui, sous l'éclairage, évoquent des embryons d'ailes. Elles se placent de part et d'autre du lit et, avec une facilité déconcertante, en extraient la gigantesque. Vue d'ici, des loges d'avant-scène, on ne voit pas bien quel est le vêtement qu'elle porte. On dirait une tête dont le corps serait comme une chaussette de marionnette. Le visage est alors vu de trois quart. C'est Solange.

Les deux jeunes filles aux omoplates saillantes la transportent au centre de la scène. Désormais elle se tiendra debout, de dos, sans un geste. On dirait que des fils invisibles tombant des cintres la soutiennent

aux épaules. La tête légèrement inclinée sur le côté renforce cette impression.

Les deux jeunes filles maigres, aux embryons d'ailes d'ange, disparaissent en coulisse. Un long moment s'écoule sans que rien ne se passe, mais sans ennui pour autant. D'ici, la silhouette de Solange ressemble à un suaire posé sur un églantier. Elle regarde devant elle. Peu à peu, là où ses yeux semblent fixés, une lueur pâle éclaire le décor. On distingue sur la toile de fond un pont, peint en perspective.

La scène, sans que l'on ait pu se rendre compte que la lumière croissait, est maintenant entièrement visible. Au centre se trouve le pont dont l'extrémité est encore noyée dans le brouillard. À droite, est représentée, en trompe-l'œil, une enfilade de barrières comme on les voit souvent entreposées dans un carrefour chaud, en période d'émeutes. À gauche, où la perspective est plus ample qu'à droite, juste à l'entrée du pont, se dresse une cabane, semblable à celles qui abritent des douaniers ou une section de surveillance militaire. Elle est éclairée de l'intérieur. On voit le profil et la casquette d'un figurant qui, jusqu'à la fin, ne fera rien d'autre qu'être là.

## MONSIEUR LE GREFFIER

En poursuivant vers la gauche, on distingue un parapet de ciment qui descend vers la berge d'un fleuve. On le devine en contrebas. En revenant vers le devant de la scène, et toujours sur le côté gauche, est dessinée sur le sol une série de bandes blanches régulières indiquant des places de parking. Y est dressé, sur ses trois pieds, un appareil photographique du début du siècle, tel qu'on en utilisait pour fixer une cérémonie de mariage.

La scène, le temps de cette description, baigne maintenant dans une lumière qui restera dans les tonalités d'un fond gris de pantalon lustré. Solange, hiératique et toujours de dos, semble attendre l'arrivée de quelqu'un qui devrait venir de l'extrémité du pont noyé dans le brouillard. Le sentiment de froid s'accroît du fait que cette femme, si vieille dans sa chemise de nuit, se tient devant nous depuis de nombreuses heures déjà. Elle semble être là de toute éternité.

Sous le tablier du pont, on imagine le fleuve, du givre sur les berges, des péniches émergeant du brouillard. On entend confusément leurs moteurs palpiter entre les piles.

Nous parvient, comme émis de très loin, un bruit de moteur d'automobile, qui croît et décroît selon qu'elle passe derrière de petites collines ou qu'elle aborde des virages masqués par des bosquets. Elle s'arrête. Des portières claquent. Des paroles sont échangées en une langue étrangère. C'est un prisonnier qu'on libère, un être cher dont elle attend le retour depuis longtemps, depuis plus longtemps même que le temps qu'ils se connaissent. Elle l'attend de toute éternité dans l'impatience de chaque instant.

On entend des pas qui résonnent sur des plaques de tôle. Ils n'en finissent pas de venir.

Le bruit qu'ils font est de plus en plus fort, jusqu'à devenir assourdissant comme celui d'un marteau-pilon dans une cuve.

Semblant sortir d'un tunnel caché derrière la brume, une silhouette émerge du fond de scène. On dirait un noyé qui remonte, un fantôme au visage de craie. Il la regarde. Elle n'a pas dormi depuis cent ans. Elle n'a plus de regard pour ce moment où il émerge du plus profond, ce moment où il entame le tablier du pont, tendu dans le brouillard, tel un jeté de coton blanc entre les rives du temps.

## MONSIEUR LE GREFFIER

Le vacarme cesse brutalement. La lumière maintenant fait penser à celle d'un matin d'été. L'air est encore frais mais la journée sera lourde, on le sent. Un homme s'avance à pas lents. C'est Félix.

Il est vêtu d'un costume de toile blanche, à l'élégance fatiguée. Il est la séduction même. Il porte un chapeau de fine paille tressée qui, en passant sous le chatouillement des branches, semble faire fuir des ablettes. Une odeur de tabac blond flotte autour de lui.

C'est lui, bien sûr, le même, l'inchangé, le charmeur, la main dans une poche, l'autre à caresser les fougères. Il ne la voit pas encore. Il jette en passant un regard en contrebas, dans la rivière où derrière ce rocher vient souvent une truite.

Il découvre Solange. Il s'étonne. Il la gronde. Il sourit. « Que fais-tu là à m'attendre ? Tu es si peu couverte, viens vite, tu vas prendre froid. » Il la presse contre lui, son bras posé sur son épaule. Elle s'abrite. Il la rassure.

Il ne dormait pas, un oiseau l'a réveillé. « Il fait si bon, ne trouves-tu pas ? » Il est descendu. Il a eu envie

d'aller jusqu'au fond du jardin voir les groseilliers. « Ils donneront beaucoup cette année, il faudra faire des confitures. »

Ils s'éloignent devant nous. On entend leurs pas sur les graviers. Ils marchent en direction du perron de leur grande demeure. À l'une des fenêtres de l'étage, deux petites filles en robe de nuit les appellent en se frottant les yeux. Une odeur de café, une odeur de jasmin. « Si nous restions aujourd'hui à ne rien faire, tous les deux ? »

Ils rentrent.

– Tu étais là, mon grand ?

L'oncle Charles surpris de ma présence ne sait pas qu'il a eu l'élégance d'attendre la fin de l'histoire.

– Que veux-tu, à mon âge...

Il descend à la cave me remplir un cageot de ces pommes fripées à la couleur de terre, dont l'odeur, pour moi, restera associée à celle des noix et d'un vin gris nouveau dans des bouteilles épaisses.

## MONSIEUR LE GREFFIER

La nuit est maintenant tombée sur Mézière. La place s'est éteinte sous le ciel lustré de novembre. Un souvenir de cirque, de théâtre ambulant jouant encore dans les campagnes des mélodrames qui finissent toujours bien, plane au-dessus du toit de la mairie. La porte vitrée est éteinte au milieu des façades closes. Il est plus de six heures. Je serai à Paris avant minuit.

Chez lui, Monsieur le greffier raconte à son épouse qu'il a eu, aujourd'hui, la visite d'un Béranger. Il ne l'avait jamais vu jusqu'ici. Il venait s'enquérir d'un grand-père maternel, un Dumas de Bel-Air, disparu depuis 1924, dont il ne connaissait que la date du décès.

La famille avait entretenu, depuis toujours semblait-il, un mystère autour de lui. Il n'avait pu lui être d'un grand secours. En revanche, le petit-fils prodigue lui avait appris deux ou trois choses intéressantes sur ce Félix Dumas.

- Il m'avait pourtant dit qu'il repasserait...



Il se peut en conséquence que les  
autres soient plus ou moins  
dans la mesure de ce qui est  
le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la

le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la

le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la

le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la  
le plus ou le moins de la

